

ROD MARTY

**LES ENFANTS
DE PEAKWOOD**

ScriNeo

Rod Marty à commencé à écrire à 7 ans lors d'un concours organisé par son école primaire. Il n'a jamais arrêté depuis. Aujourd'hui il vit à Paris où il partage son temps entre le théâtre, la vidéo et la photographie. *Les Enfants de Peakwood* est son premier roman.

© 2015 Scrineo

8 rue Saint-Marc, 75002 Paris

Diffusion : Volumen

Couverture réalisée par Aurélien Police

Mise en page : Marguerite Lecointre

ISBN : 978-2-3674-0362-5

Dépôt légal : octobre 2015

*Il faut le malheur pour creuser certaines mines
mystérieuses cachées dans l'intelligence humaine,
il faut la pression pour faire éclater la poudre.*

Le Comte de Monte-Cristo.

PROLOGUE

LE BUS

Sur la petite route qui traversait la forêt de Parvins, le car scolaire roulait sur la voie enneigée en éclaboussant les rebords de la chaussée d'une eau boueuse. Le ciel, déjà presque noir en cette fin d'après-midi, n'avait rien de surprenant pour les gens vivant dans le coin. On n'habitait pas le Montana sans avoir l'habitude de passer la moitié de l'hiver dans l'obscurité.

Andrew Nolin alluma ses phares en regardant dans le rétroviseur les gamins chahuter derrière lui. Ils augmentaient la migraine qu'il avait depuis le début de la journée. Au fil des années, il avait appris à prendre son mal en patience quand il conduisait la marmaille de la ville, mais aujourd'hui, seule la pensée de les étrangler les uns après les autres le soulageait.

S'il avait accepté cet emploi, deux ans auparavant, c'était pour écrire son roman. Il ne faisait qu'une vingtaine d'heures par semaine et le salaire qu'il gagnait, c'est-à-dire pas grand-chose, lui suffisait juste à survivre le temps qu'il mette le mot « fin » à son manuscrit. Habituellement, il effectuait le ramassage du matin et du soir après l'école et à l'occasion, comme aujourd'hui, on lui proposait de conduire une classe à une visite scolaire dans un musée d'Helena. Il acceptait, la plupart du temps, pour se faire un peu plus d'argent et se payer un ou deux extras, comme l'herbe

qu'il fumait. Il avait toujours l'impression de mieux écrire après en avoir inhalé quelques bouffées. Il pouvait alors se concentrer sur ses pensées et avançait bien. Pas comme ces auteurs arrivant à pondre deux ou trois textes par an, mais à un rythme de coureur de fond : avec régularité et obstination.

Andrew augmenta le volume de la radio en espérant que cela fasse taire ses passagers. Tous les tubes de Noël étaient joués non-stop sur PW FM et avec un peu de chance, les gosses se laisseraient hypnotiser par ces vieux titres qui sonnaient un peu comme des comptines aux oreilles d'Andy. Au lieu de ça, quelques-uns se mirent à chanter à tue-tête la chanson diffusée, « All I want for Christmas is you » de Mariah Carey. Andrew baissa la tête, découragé, en essayant de se rappeler pourquoi il était là.

Fumer, écrire, fumer, écrire, fumer, écrire...

La quarantaine d'enfants âgés de cinq à sept ans qu'il transportait étaient accompagnés par les deux institutrices qui en avaient la charge, et le père d'un des gamins venu en renfort. Les deux femmes tentaient tant bien que mal de calmer leurs classes en allant d'une banquette à l'autre pour leur demander de se taire. L'homme, lui, restait tranquillement assis près de son fils en lui montrant du doigt les arbres défilant à l'extérieur.

Dès qu'elle se penchait, Mademoiselle Swansson, la plus jeune des deux enseignantes, offrait à Andrew une vue parfaite de ses fesses bien moulées. Il en profitait pour la reluquer discrètement dans le rétroviseur en lui jetant des regards rapides. Cela faisait un moment qu'elle lui avait tapé dans l'œil. Malheureusement, elle semblait n'avoir aucun intérêt à son égard. Elle était polie et lui adressait un « bonjour » en grimpant et un « au revoir » en descendant du bus, mais rien de plus. Pour elle, il faisait partie du véhicule au même titre qu'un boulon ou une vitre. Pourtant, il ne s'estimait pas plus moche ou plus stupide qu'un autre. Sa

mauvaise réputation en ville y était certainement pour quelque chose. À l'adolescence, il avait été arrêté plusieurs fois à cause des tags qu'il faisait sur les murs – des appels à la révolution ou à la liberté d'expression pour la plupart – et il avait abandonné l'université en première année de littérature pour enchaîner des petits boulots sans intérêt. Il restait, pour les gens « bien comme il faut », de la mauvaise graine dont il ne fallait pas s'approcher. Peut-être que s'il avait eu les cheveux plus courts et porté des chemises bien cintrées, on l'aurait pris au sérieux en disant que c'était un écrivain en devenir. Au lieu de ça, on le considérait comme un feignant tout juste capable de conduire un autobus.

— Est-ce que tu ne devrais pas ralentir un peu ? demanda Madame Goldman.

Andrew se tourna vers son ancienne institutrice et lui sourit. Comme toujours, elle avait cet air de vieille chouette surprise cachée derrière de grosses lunettes à double foyer.

— Vous n'avez pas de souci à vous faire. Je connais cette route depuis toujours.

Elle acquiesça, ennuyée d'avoir à lui faire confiance, et repartit dans le fond s'occuper de ses élèves. Andrew détestait qu'on lui dicte la façon dont il devait conduire. Il avait l'impression qu'on le prenait pour un idiot à chaque fois. Il accéléra un peu pour l'énerver, mais aussi pour rentrer plus vite chez lui. Il s'imaginait déjà allumer un bon feu de cheminée, s'installer à sa table avec son carnet et son stylo puis se mettre à travailler en sirotant un whisky qu'il agrémenterait de deux sachets d'aspirine.

Il s'aperçut qu'un enfant était à côté de lui lorsque celui-ci éternua dans son oreille.

— Putain, c'est pas vrai ! grogna Andrew en essuyant les postillons lui coulant sur la joue.

— Désolé, m'sieur.

Il reconnut les cheveux blonds du gamin. C'était le gosse de ce militaire parti en Irak, rentré au bout de quelques semaines après avoir été blessé. Un garçon plutôt doué s'il devait en croire les conversations des institutrices à son sujet.

— On t'a pas appris à mettre la main devant la bouche ?

L'enfant baissa la tête vers la pédale de frein.

— À quoi ça sert ça ?

— À ton âge, ça ne sert à rien. Tu ne veux pas retourner t'asseoir ?

Le gamin lui fit signe que non et pointa un doigt dans la direction d'une des banquettes.

— Maureen vient de vomir. On m'a dit de changer de siège.

L'idée de nettoyer le véhicule après son service fatiguait Andrew d'avance. Il ne faisait rien en plus des tâches inscrites dans son contrat et malheureusement, cette partie était dedans.

— Eh bien vas-y. J'en vois plusieurs dans le fond.

Le gamin était contrarié. Il resta sur place.

— Je suis obligé ?

— Oui !

Il l'observa dans le rétroviseur remonter l'allée lentement jusqu'à Mademoiselle Swansson qui était – Dieu la bénisse – à genoux avec un rouleau de Sopalin pour essuyer le vomi. Elle se leva pour le laisser passer, mais l'enfant la tira par la manche pour lui parler. Leur discussion était impossible à comprendre avec le brouhaha ambiant, mais Andrew s'en fichait. Cela lui permettait de profiter une fois de plus de la forme parfaite de son arrière-train en imaginant lui donner une fessée. Pas très forte, juste pour la voir rougir. Il souriait à cette idée en prenant le virage devant lui, avant de remarquer – bien trop tard – la voiture qui barrait la route.

Chayton resta assis après avoir raccroché le combiné. Il avait besoin de quelques secondes pour que ses jambes arrêtent de trembler et trouver le courage de se soustraire au fauteuil de son bureau, qui soudain semblait vouloir l'avalé.

Sa conversation avec Madame Goldman n'avait pas été claire, mais suffisante pour lui faire comprendre la gravité de l'accident. La voix presque inaudible de l'institutrice et ses longs moments de silence lui laissaient croire qu'elle était en état de choc, mais égoïstement, il ne pensait qu'à sa fille. L'éclat du regard de Sacheen, sur le portrait encadré sur le mur devant lui, semblait avoir diminué en quelques secondes, comme s'il la contemplait déjà avec mélancolie. « *Moi z'manze qu'les rozes, parc'qu'les z'autres elles zont nulles.* » Il pouvait l'entendre si distinctement qu'elle aurait pu se tenir sur la pointe des pieds à côté de lui. Il se rappelait avoir souri au petit déjeuner en la voyant chercher les grains de riz soufflés de la bonne couleur dans son bol. Inutile de lui dire que ce n'était qu'une histoire de colorant. Tout devait être rose. Ses vêtements, ses crayons, la peinture dans sa chambre et même sa nourriture – rendant la vie impossible à sa mère qui devait passer des siècles au supermarché pour répondre aux exigences de leur fille. Le cœur de Chayton se mit à battre rapidement en imaginant ne plus la voir. Il promit à tous les dieux, sans ouvrir la bouche, d'obéir à n'importe lequel de leurs commandements s'ils lui laissaient son enfant.

Il sauta de son siège, la respiration courte, et traversa le bureau au pas de course. Il prit le couloir en direction de la réserve de la clinique. Il y faisait froid, car après les horaires de consultation il éteignait le chauffage, mais ce n'était rien par rapport à la température qu'il faisait dehors. Sacheen était peut-être étendue en ce moment même dans la neige espérant, les yeux levés vers le ciel noir, que son papa vienne la sauver.

À une époque pas si lointaine, un autre médecin et une infirmière travaillaient avec lui dans le bâtiment, mais ils étaient tous les deux repartis vivre deux ans plus tôt dans leur Tennessee d'origine. Chayton savait qu'il était difficile de rester ici lorsqu'on n'y était pas né. Il fallait avoir une peau rugueuse sculptée par le froid et le vent. Un esprit assez fort pour accepter d'être coupé du monde en cas de tempête de neige, à ne plus avoir d'eau quand les canalisations gelaient ou d'électricité si un arbre s'écroulait sur les lignes. Il ne leur en voulait pas de l'avoir abandonné, mais il se sentait soudain profondément seul.

Dans la réserve, pas plus grande que deux placards à balais réunis, il remplit un sac de toile avec tout le nécessaire pour effectuer les premiers soins d'urgences. La bâtisse d'un étage tombait en morceaux à certains endroits, par manque d'investissement de la mairie, mais il s'assurait toujours d'avoir le matériel et les médicaments essentiels. Il vida plusieurs rayons entiers, espérant ne manquer de rien une fois sur place, puis composa le numéro de Mike Bennett, le chef de la caserne des pompiers. Il coinça son portable entre son oreille et son épaule tandis qu'il retournait vers l'entrée de la clinique. Il s'apprêtait à raccrocher lorsque celui-ci répondit enfin.

— Allô ?

— Bonsoir, Mike. Chayton Littlefeather à l'appareil. Je viens de recevoir un appel d'urgence de la part de Beatrix Goldman... Ils ont eu un accident avec le bus. Il faut que vous y alliez, toi et tes hommes.

Mike ne réagit pas comme s'il avait besoin, lui aussi, de quelques secondes pour assimiler les informations.

— Y a mon fils dedans.

Chayton baissa la tête, s'en voulant de ne pas y avoir pensé. Il était si obnubilé par Sacheen qu'il en oubliait les enfants des autres.

— Je suis désolé.

Il lui donna l'emplacement du véhicule, transmis par Madame Goldman, et raccrocha pour filer à sa voiture et prendre la route. Ils étaient seulement trois pompiers en ville et il craignait que ça ne suffise pas. Leurs missions consistaient avant tout à lui amener les blessés en urgence et à surveiller les forêts aux alentours pour éviter un incendie en été. Par chance, ils n'avaient jamais eu de grosse catastrophe. Ils pouvaient appeler à l'aide à Great Falls si besoin, mais il ne fallait pas trop compter là-dessus. Comme dans toutes les régions peu habitées et à l'écart des grandes structures, il valait mieux être capable de se débrouiller par soi-même.

Chayton réalisa qu'il grelottait en atteignant les limites de la ville. Dans sa précipitation il avait oublié de mettre sa veste, celle où sa femme, Anna, avait cousu sur la manche une fleur en mousseline fabriquée par Sacheen à l'école. Souvent, il jouait avec sans y faire attention, en entortillant les pétales autour de ses doigts. Il regrettait de ne pas l'avoir avec lui en cet instant.

Il se pinça le bras, jusqu'à ce que les larmes lui montent aux yeux, pour faire disparaître de son esprit l'image de sa fille reposant sur la neige.

Arrête de penser au pire. Faut que tu te concentres si tu ne veux pas faire d'erreurs.

Anna devait attendre en ce moment même à l'école, avec les autres mères, que les enfants rentrent de leur sortie. Il pouvait très bien les imaginer piétiner à l'intérieur de la salle de gym, là où on les laissait patienter en hiver, à guetter par les fenêtres l'arrivée du bus. Il espérait que Mike n'ait pas appelé sa femme. S'ils devaient travailler parmi tous les parents, cela les ralentirait considérablement dans leur prise en charge des blessés.

Dès qu'il s'engagea dans la forêt de Parvins, en abandonnant derrière lui les plaines entourant la partie sud de Peakwood,

il eut la désagréable sensation de s'enfoncer dans un trou noir. Les conducteurs évitaient cette zone une fois le soleil couché. Trop de virages, pas d'éclairage suffisant et des branches assez longues, à certains endroits, pour égratigner votre carrosserie sur le passage. Il y avait eu plusieurs pétitions pour faire réagir les dirigeants de l'État et mettre tout aux normes, mais cela n'avait jamais abouti. Tant pis pour la vingtaine de voitures sortant de la route chaque année.

Chayton accéléra en essuyant du revers de sa manche la buée sur le pare-brise. Il voulait en terminer et arriver sur le lieu de l'accident. Depuis sa conversation avec Madame Goldman, il avait l'impression qu'une graine s'était plantée dans son cerveau. Une graine dont jaillissaient des épines glacées pour le torturer. S'il n'y parvenait pas vite, il était persuadé que des morceaux finiraient par lui sortir des yeux.

Au loin, la lumière du bus apparut du néant et lui fit penser aux phares des côtes du Maine lorsqu'il visitait ses grands-parents en été. Elle s'éteignait régulièrement pour se rallumer quelques secondes plus tard. Il revit un instant avec clarté l'ombre des arbres s'allonger, par intervalles, sur son torse nu de petit garçon. Chaque fois il riait en les imaginant le chatouiller.

Il freina de toutes ses forces en distinguant le corps d'un homme étendu sur la neige, à une vingtaine de mètres en amont du véhicule. Il tourna son volant, par à-coups, pour ne pas sortir de la route, mais glissa sur le bas-côté où il cassa plusieurs branches sur son passage avant de s'arrêter en percutant une butte de terre. Il se cogna la tête contre la vitre et, durant quelques secondes, tout fut complètement noir.

— Docteur ?

Il ouvrit difficilement les yeux en entendant la voix de Madame Goldman.

— Est-ce que ça va ?

Il descendit de voiture, titubant comme s'il revenait alcoolisé d'une soirée. Il faillit perdre l'équilibre, mais heureusement l'enseignante le rattrapa à temps et l'aida à rester droit en le soutenant. Elle semblait s'être un peu remise depuis son appel, même si du sang lui coulait encore sur la joue à cause d'une mauvaise blessure sur la tempe. Il avait honte de ne pas être à la hauteur. Il se laissa guider par elle jusqu'au groupe d'enfants assis en lisière des bois. La plupart pleuraient ou geignaient doucement, les yeux fixés sur les corps de leurs petits camarades étendus sur la route. Chayton n'osait pas suivre leur regard. Il avait trop peur d'y découvrir Sacheen. Un cri venant du bus le fit sursauter.

— C'est Mademoiselle Swansson, lui dit Madame Goldman. Ses jambes sont bloquées sous des rangées de fauteuils. Je n'ai pas réussi à l'aider.

Ils se retournèrent en entendant au loin les sirènes des pompiers. Déjà on pouvait voir le rouge et le bleu virevolter dans la nuit.

— Où est ma fille ?

Madame Goldman entrouvrit ses lèvres comme si elle voulait lui répondre, mais aucun mot n'en sortit. Elle tourna la tête vers un des corps inanimés et Chayton, tremblant, en fit de même. Près de l'épave du bus, Sacheen était allongée face aux étoiles dans son manteau rose, déchiré et couvert de sang. Les yeux rivés vers un point inconnu, les paupières immobiles et la peau horriblement blanche... Le monde devint muet alors pour lui : plus aucun son de vent dans les feuilles, plus de pleurs d'enfants ni de cris venant du bus... *Ce n'est pas possible*, pensa-t-il, *ce n'est pas elle. Ça ne peut pas être elle.*

Madame Goldman essaya de le sortir de sa torpeur en le prenant dans ses bras, mais il la repoussa doucement pour attraper son téléphone dans la poche de son pantalon. Il refusait de devoir se faire à l'évidence. Ses pleurs ne viendraient pas salir sa petite fille.

Il composa le numéro de son père, le visage impassible, en attendant qu'il décroche. « Il n'y a rien de plus fort que l'âme. Si tu restes, je t'apprendrai à la faire revenir dans un corps mort. Je te révélerai comme elle peut tout soigner. Je te montrerai le pouvoir qui est le nôtre... » C'est ce qu'il lui avait dit avant qu'il ne quitte la réserve pour étudier la médecine à l'université.

— Allô ? fit Ogima Littlefather à l'autre bout de la ligne.

— Papa ?

La voix de Chayton se brisa en pensant à sa fille qui ne l'appellerait plus. C'était fini les « z'ai faim, papa », les « ze t'aime, papa » ou les « arrête de me zatouiller, papa ». Il s'effondra à genoux dans la neige, submergé par de gros sanglots faisant trembler tout son corps. Elle reviendrait. Il fallait qu'elle revienne. Jenny Swansson hurla à nouveau dans la carlingue du bus, mais il n'arrivait pas à y prêter attention.

— Chayton, c'est toi ?

— Il faut que tu viennes, dit le médecin en essayant de se calmer. Maintenant.

Dans Browning, les guirlandes accrochées au-dessus de Central Avenue n'étaient pas bien différentes de celles suspendues dans les autres communautés en cette période : une rangée de cerfs au nez rouge, un père Noël entouré de lutins, un sapin aux boules clignotantes... Chaque année, lors des illuminations, les Indiens de la réserve jouaient la surprise en les découvrant. Cela faisait près de quinze ans que les décorations n'avaient pas changé, mais l'excitation de retrouver leurs familles à cette occasion les rendaient euphoriques et prêts à s'extasier d'un rien. C'était le moment où ceux habitant loin dans les plaines ou les forêts déci-daient de

réapparaître. Pareil pour ceux partis travailler dans les grandes villes. Seuls les plus anciens étaient mécontents. Eux ne voyaient là-dedans qu'une nouvelle bataille perdue. « Encore une génération et nous serons tous devenus blancs », disait souvent leur patriarche Askuwheteau. Malgré ses plaintes, il ne refusait quand même jamais une tranche de rôti lors du réveillon...

En s'engageant dans la rue principale, la procession de voitures venant de Peakwood attira le regard de tous les hommes sortis faire la fête. Des frères et des cousins qui fuyaient femmes et enfants pour s'amuser entre eux avant les prochains dîners interminables qui les retiendraient une bonne partie de la soirée. Ceux reconnaissant le 4x4 rouge du chaman, en tête de file, levèrent une main vers lui en paraissant intrigués par les Blancs à sa suite. Les Black Feet avaient l'habitude de n'être qu'entre eux une fois le soleil couché. Les touristes repartaient généralement en bus après avoir passé un après-midi dans leur nation, comme s'ils craignaient de les voir se transformer en monstres une fois la nuit venue...

Chayton, assis à côté de lui, rappela à Ogima les jours où il devait venir le chercher lorsque le shérif l'avertissait que sa bande s'amusait à effrayer les voyageurs. À cette époque – cela semblait s'être déroulé des siècles auparavant –, ils se baladaient avec des touffes de crinière de chevaux, qu'ils faisaient passer pour des scalps humains en les couvrant de peinture rouge. Il pouvait encore entendre distinctement le rire de son fils à ces occasions. Une saccade d'air teintée par une voix claire toujours enfantine. Il était persuadé que ses pleurs, ce soir, resteraient aussi longtemps gravés dans sa mémoire. Presque les mêmes que ceux d'un animal blessé.

Il attendit de sortir de la ville pour jeter un coup d'œil dans le rétroviseur et s'assurer de n'avoir perdu personne. La file de voitures aux phares allumés, qui le suivait comme une colonne

de lucioles, avait quelque chose de surprenant. Pas parce qu'ils avaient cru en lui – l'être humain était capable d'ouvrir grand son esprit dans ce genre de situation –, mais parce qu'il avait accepté qu'ils viennent. Il devenait trop sentimental en vieillissant. Dans sa jeunesse, il n'aurait jamais franchi les limites qu'il était sur le point de dépasser : l'interdiction de procéder à une cérémonie de l'Auki avec autant de morts ou d'emmener des Blancs à la grotte d'Aapani.

— Il faut que le moins de gens possible soient au courant, avait-il dit à son fils en arrivant sur le lieu de l'accident.

— C'est une petite communauté. Ils savent se serrer les coudes, lui avait-il répondu fatigué.

Depuis, Chayton n'avait plus prononcé un mot. Son regard était perdu au loin. Il continuait seulement à se frotter les doigts, là où des taches de sang s'étaient imprégnées après avoir touché la poitrine ouverte de sa fille.

Sans quitter la route des yeux, Ogima passa une main sur la banquette arrière pour s'assurer que la couverture sur le corps de sa petite fille n'était pas tombée. Le goudron en mauvais état faisait rebondir le 4x4 et il ne voulait pas leur imposer, à lui et à son fils, une nouvelle vision du regard sans vie de l'enfant.

Au loin, le pic de la montagne Ninaki commença à apparaître sur la ligne d'horizon. La légende racontait qu'elle portait le nom d'une femme indienne s'étant suicidée avec son bébé après la mort de son époux parti à la guerre. Elle était, pour les chamans, celle ayant créé une ouverture entre les mondes au moment de passer de l'autre côté, à peine un entrebâillement de porte qu'il essaierait d'élargir pour faire revenir les êtres aimés. Depuis des générations, aucun Indien n'avait procédé à cette cérémonie par peur des répercussions, mais il n'avait pas le choix. Il devait sauver sa petite-fille, la rendre à son fils. Est-ce que son père ou

son grand-père auraient refusé de le faire ? Il ne le saurait jamais, mais il en doutait. Quand il repensait à eux, il les revoyait toujours remplis d'amour et de tendresse. Il contempla la pleine lune qui brillait fort, à présent que les nuages avaient été emportés par le vent. Elle lui donnait l'impression d'être dans une de ces nuits américaines des vieux films hollywoodiens.

— On y sera bientôt, dit-il en tapotant gentiment la cuisse de son fils.

Chayton tourna son visage vers lui et approuva tristement d'un hochement de tête. Ogima espérait de tout son cœur pouvoir lui rendre le sourire. Toutes les âmes ne reviendraient pas, les trop jeunes ou les trop sensibles resteraient dans l'autre monde et ils n'auraient plus qu'à attendre la fin de leurs propres vies pour les revoir. Avant le lever du soleil, ils sauraient tous de quoi étaient faits ces enfants. Il se mit à prier.

LE NID DU FAUCON

Vendredi

Penché sur sa table de classe, Tom rajoutait de nouvelles feuilles à l'arbre qu'il gribouillait dans son carnet. Il avait déjà fini de résoudre les équations, données comme devoir pour la semaine suivante, et il tentait de se faire discret. Les autres élèves, autour de lui, continuaient à danser la chorégraphie des vendredis en faisant des allers-retours de tête rapides, du tableau à leurs cahiers, pour terminer de tout noter à temps. Il ne fallait surtout pas gâcher une précieuse minute de week-end lorsque la sonnerie retentirait... Tom avait l'habitude de prendre son mal en patience. Il suffisait de voir la taille de la forêt dans son carnet pour le deviner.

En primaire, sans penser à mal, il avait demandé à ses camarades ce qui leur faisait perdre autant de temps à comprendre un problème, mais après avoir remarqué que souligner leur lenteur n'était pas la meilleure manière pour se faire des amis, il avait appris à se taire. Quand il était énervé ou fatigué par leur rythme, il se mordait la joue en pensant à ce que le conseiller d'orientation de l'établissement lui avait annoncé à la rentrée. « Si tu n'arrives pas à t'adapter à la terminale à cause de tes deux années d'avance, il faudra envisager une école spécialisée. » Tom avait acquiescé,

peut-être même souri, mais avait décidé qu'il en était hors de question. Il ne quitterait pas sa mère pour partir étudier dans un autre État. Pas avant d'être sûr qu'elle s'en sortirait sans lui.

Monsieur Akmond, assis à son bureau, regarda l'horloge accrochée derrière lui. Il restait à peine trois minutes avant la fin de journée. Il prit un tas de copies dans une pochette de son sac et se leva pour les distribuer. Tom, au fond de la classe, dissimula aussitôt son contrôle sous un livre. Personne ne devait voir le A+ qu'il avait encore obtenu.

— Tu en es arrivé à un point, lui dit son professeur, où avoir une mauvaise note relèverait du miracle.

Tom baissa la tête, gêné. Il voulait qu'Akmond avance vers un autre élève et que l'attention des adolescents ne se reporte pas sur lui.

— Baiser une fille aussi relèverait du miracle pour lui ! se moqua Kevin Bennett.

Tom le regarda froidement en lui adressant un doigt d'honneur sous sa table pour que personne ne puisse le voir. Ça le soulageait et au moins il n'aurait pas à en subir les répercussions. Le professeur de mathématiques se tourna vers Bennett et lui indiqua la porte de son index.

— Couloir !

Kevin se leva nonchalamment, encouragé par les rires de deux membres de son équipe de football. Ils portaient tous les trois le même manteau vert et jaune aux effigies de la ville : un faucon avec une crête d'Iroquois. Kevin leur fit un salut théâtral avant de sortir. Nora, assise à la table à côté de Tom, se pencha vers lui.

— C'est vraiment qu'un sale con ce mec.

Tom lui sourit avant de revenir à son dessin. Il avait l'habitude de ce genre de commentaires. Le sentiment d'avoir une alliée à l'école lui était plus étranger. À l'opposé des harpies de l'équipe

retrouvailles. Il m'a fallu un bail pour le comprendre et pour accepter qu'on ne puisse rien y faire.

Tom serra la mâchoire en sentant les larmes lui monter aux yeux. Il n'était pas aussi fort que lui. Peut-être dans quelques années, mais pas encore.

— Allez, dit le doc en essayant de paraître plus jovial, il est temps de retourner au monde.

Tom saisit sa main pour se redresser, troublé par ce qu'il venait de lui dire. « Temps de retourner au monde. » Ça sonnait comme revenir à la vie, une nouvelle fois.

FIN

Imprimé en France par XXX

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle,
est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).